

Sammlaren

Tidskrift för forskning om
svensk och annan nordisk litteratur
Årgång 138 2017

I distribution:
Eddy.se

Svenska Litteratursällskapet

REDAKTIONSKOMMITTÉ:

Berkeley: Linda Rugg

Göteborg: Lisbeth Larsson

Köpenhamn: Johnny Kondrup

Lund: Erik Hedling, Eva Hættner Aurelius

München: Annegret Heitmann

Oslo: Elisabeth Oxfeldt

Stockholm: Anders Cullhed, Anders Olsson, Boel Westin

Tartu: Daniel Sävborg

Uppsala: Torsten Petterson, Johan Svedjedal

Zürich: Klaus Müller-Wille

Åbo: Claes Ahlund

Redaktörer: Jon Viklund (uppsatser) och Sigrid Schottenius Cullhed (recensioner)

Biträdande redaktör: Annie Mattsson och Camilla Wallin Bergström

Inlagans typografi: Anders Svedin

Utgiven med stöd av Vetenskapsrådet och Sven och Dagmar Saléns Stiftelse

Bidrag till *Samlaren* insändes digitalt i ordbehandlingsprogrammet Word till info@svelitt.se. Konsultera skribentinstruktionerna på sällskapets hemsida innan du skickar in. Sista inlämningsdatum för uppsatser till nästa årgång av *Samlaren* är 15 juni 2018 och för recensioner 1 september 2018. *Samlaren* publiceras även digitalt, varför den som sänder in material till *Samlaren* därmed anses medge digital publicering. Den digitala utgåvan nås på: <http://www.svelitt.se/samlaren/index.html>. Sällskapet avser att kontinuerligt tillgängliggöra även äldre årgångar av tidskriften.

Svenska Litteratursällskapet tackar de personer som under det senaste året ställt sig till förfogande som bedömare av inkomna manuskript.

Svenska Litteratursällskapet PG: 5367–8.

Svenska Litteratursällskapets hemsida kan nås via adressen www.svelitt.se.

ISBN 978-91-87666-37-7

ISSN 0348-6133

Printed in Lithuania by
Balto print, Vilnius 2018

Recensioner av doktorsavhandlingar

Valérie Alfvén, *Violence gratuite et adolescents-bourreaux: Réception, traduction et enjeux de deux romans suédois pour adolescents, en France, au début des années 2000*. Forskningsrapporter: Cahiers de la Recherche, 55, Institutionen för franska och italienska, Stockholms universitet. Stockholm 2016.

Le 30 septembre 2016, Valérie Alfvén a présenté sa thèse (dirigée par Maria Walecka-Garbalinska) devant l'Université de Stockholm pour l'obtention du grade de « Docteur en Philosophie » sous la forme d'un livre qui a pour titre *Violence gratuite et adolescents-bourreaux. Réception, traduction et enjeux de deux romans suédois pour adolescents, en France au début des années 2000*. Ce titre trop modeste rend mal compte de la richesse d'une étude infiniment plus ample que ce qu'il suggère. Mon propos n'est pas ici de résumer la thèse de Valérie Alfvén ou de la nuancer sur tel ou tel point, mais d'en prolonger les interrogations à la lumière de ma culture d'universitaire française.

Valérie Alfvén se propose d'analyser les mécanismes de traduction et de réception en France d'un roman pour adolescents de Stefan Casta, *Spelar död* (1999), qui fut remarqué en Suède où il obtint le prix « August », et d'une pièce de théâtre, *När tågen går förbi* (écrite en 2004) de Malin Lindroth dont le théâtre royal suédois acquit les droits en 2005 pour la représenter à Stockholm au *Unga Dramaten* avant que le spectacle ne parte en tournée en 2006 où il sera présenté majoritairement devant des publics de lycéens. La découverte de ce texte dans le cadre d'une représentation théâtrale favorise les échanges entre les adolescents eux-mêmes, les discussions avec leurs parents et les débats avec leurs enseignants. Il est important de préciser qu'en Suède le texte n'a jamais fait l'objet d'une publication sous la forme d'un livre. Or c'est sous la forme d'un court roman que ce monologue fut, pour l'essentiel, découvert en France. Lire est une activité le plus souvent solitaire qui amène à ne pas verbaliser ses réactions, à garder pour soi son trouble éventuel et ses interrogations.

Le roman de Stefan Casta a été traduit en français par Agneta Ségol et publié en 2004 chez Thierry Magnier sous le titre *Faire le mort*. Il fut bien accueilli par la critique et trouva son public. Le transfert de la pièce de Malin Lindroth dans la culture française se révéla par contre complexe et son accueil fit quelque bruit. C'est à la demande de la metteuse en scène franco-finlandaise Tiina Kaartama – qui souhaite monter la pièce – que Jacques Robnard traduit le monologue théâtral *När tågen går förbi* de Malin Lindroth sous le titre *Quand les trains passent...* La pièce est jouée à Paris en avril 2007 à La Cartoucherie-Théâtre du Chaudron (Paris, 12^e). Une femme d'une quarantaine d'années ose enfin parler et confesser dans un long monologue comment elle fut amenée, lorsqu'elle avait quinze ans à être tout à la fois témoin – et complice – du viol collectif d'une copine de classe jugée un peu nunuche. Prenant appui sur un court passage de la toute fin du texte « À présent, je vais rentrer à la maison. Ils m'attendent. Il a préparé à manger », la metteuse en scène imagine un décor avec une cuisine à l'arrière-plan dans laquelle un personnage muet, celui du mari – qui fut un protagoniste essentiel de la « tournante » – qui, tout en s'affairant à préparer le repas, entend lui aussi cette confession qui vient mettre en mots ce qui est au cœur leur histoire commune.

Cette mise en scène française destinait-elle la pièce à un public d'adolescents ? Je l'ignore. Fut-elle à nouveau montée par la suite ? Je n'en ai pas connaissance. Je sais par contre que la traduction de Jacques Robnard venait de paraître début mars aux éditions Actes Sud Junior (dont Thierry Magnier venait de prendre la direction) dans une toute nouvelle collection de textes destinés à des adolescents, ayant pour nom : « D'une seule voix ». (L'achevé d'imprimer est daté « février 2007 » et le dépôt légal auprès de la Bibliothèque nationale « mars 2007 »). Ceci explique que Véronique Soulé ait invitée Tiina Kaartama et son actrice dans son émission de radio *Écoute ! Il y a un éléphant dans le jardin* (consacrée aux cultures d'enfance et

de jeunesse) et qu'elle ait été amenée à déclarer à l'antenne : « Bien sûr, *Quand les trains passent* ne s'adresse pas aux plus jeunes, mais la pièce ne manquera pas de susciter nombre de discussions entre les adolescents à l'issue du spectacle » (*Écoute ! Il y a un éléphant dans le jardin*, 11 avril 2007). Le texte qu'édite Actes Sud Junior n'introduit qu'une seule coupe dans le monologue lui-même. (Il supprime l'affirmation qui ferme un paragraphe : « Il y avait quelque chose de spécial entre nous. », p. 112. Serait-ce pour ne pas lancer le lecteur sur la piste d'un rapport trouble entre l'adolescente que fut cette femme et son petit ami de jadis, devenu son mari ?). Sont également supprimés les didascalies de l'original suédois, ce qui fait glisser le texte français d'un genre littéraire à un autre. Le texte de Jacques Robnard maintient cependant la trace d'un auditeur fictif : « Je ne sais pas ce que je peux dire de plus ou ce que vous pensez. Merci de m'avoir écoutée. » (63–64). Mais il n'y a plus de *voix effective* pour ce personnage de femme qu'une actrice incarne sur scène en France comme en Suède. Rien n'exclut d'ailleurs que cette parole ne puisse être adressée dans la mise en scène suédoise à une tierce personne, homme ou femme (comme un représentant sur scène du spectateur lui-même), qui l'écouterait en silence, qu'il y ait ou non un mari à l'arrière-plan comme le fit Tiina Kaartama dans sa mise en scène française. C'est sous cette forme de roman que la traduction de Jacques Robnard circula en Belgique wallonne, en Suisse romande et au Québec, où elle fut traduite en l'anglais et gagna les États-Unis. Valérie Alfvén est passée trop vite à mon sens sur ce glissement d'un genre à un autre qui fait partie des transformations que peuvent introduire la traduction et la circulation internationale des œuvres. La raison en est que cette question n'était pas au cœur de son propos.

Toute traduction est une écriture entre deux cultures. Valérie Alfvén se propose d'analyser la circulation et la traduction de deux œuvres suédoises à la lumière de la théorie des polysystèmes élaborée par le chercheur israélien Itamar Even-Zohar à la fin des années 1970. Cette théorie vise à analyser la circulation des traductions à l'intérieur des cohérences sociales et économiques qui structurent le champ culturel et ses sous-champs littéraires (ici la littérature pour adolescents), entre un centre légitimité et des productions périphériques où la valeur marchande prime sur la valorisation symbolique. Cette perspective de recherche amène Valérie Alfvén à élargir doublement son propos autour

de la traduction comme écriture et de la traduction comme marché.

Tous les travaux menés depuis une cinquantaine d'années sur la traduction, aussi bien dans le domaine de la littérature générale que dans celui de la littérature d'enfance et de jeunesse, montrent que la traduction joue un rôle indéniable dans l'introduction de nouvelles thématiques et de nouveaux modèles littéraires : elle vient bousculer les habitudes anciennes pour aller parfois jusqu'à créer – au moins dans un premier temps – malaise et rejet. Cette fonction de renouvellement des cultures nationales est sans doute un des rôles majeurs de la traduction dans le domaine de la littérature comme dans celui des arts de l'audio-visuel.

Pourquoi Valérie Alfvén a-t-elle choisi, au-delà de ses intérêts personnels, de fonder son étude sur deux romans suédois pour adolescents mettant en scène un groupe d'adolescents dans une situation d'une grande violence ? Parce que le roman pour adolescents est en plein renouvellement en Europe depuis les années 1980–1990, mais également parce ce sont les romans pour adolescents qui sont le plus susceptibles d'introduire des ruptures thématiques qui peuvent heurter en France les attendus des parents et d'une partie des médiateurs (libraires, bibliothécaires et enseignants). Ils seraient comme une « loupe » rendant manifeste les écarts entre deux traditions culturelles différentes, deux traditions qui ne sont sans doute pas tout à fait étrangères aux oppositions entre culture catholique et culture protestante.

Parmi les 42 romans pour adolescents traduits du suédois en français entre 1994 (*Janne, min vän* [1985] ; trad. en fr., 1994) et 2014, Valérie Alfvén en retient deux qui mettent en scène, non pas les tourments ordinaires de toute adolescence, non pas même le destin qui s'acharne (comme le cancer dans *Nos étoiles contraires* [2012] de l'Américain John Green (mentionné dans Alfvén 175–176), mais la noirceur qui est au cœur de tout homme (ce que souligne très précisément le titre de son livre *Violence gratuite et adolescents-bourreaux*) et les pulsions violentes que libèrent les effets mimétiques à l'intérieur d'un groupe (ce qui conduit Valérie Alfvén à prendre appui sur les travaux de René Girard). Loin de la mythique « innocence enfantine », les fictions que construisent ces écrivains semblent vouloir conduire leurs jeunes lecteurs au cœur de la responsabilité morale de chacun.

Avant de s'engager dans le détail de l'analyse des deux traductions, Valérie Alfvén précise la posi-

tion de chaque traducteur à l'intérieur du champ culturel français. Agneta Ségol est à l'interface des deux cultures : suédoise d'origine, elle s'est très tôt intéressée à la littérature de jeunesse (qu'elle étudia à l'université d'Uppsala). Vivant en France depuis 1970, elle commence à traduire du suédois vers le français dans les années 1980, et de manière plus exclusive pour Thierry Magnier depuis 2010. À la différence d'Agneta Ségol, Jacques Robnard est de culture française et il traduit vers sa langue maternelle. Il a vécu plusieurs années à Stockholm où il a travaillé dans le monde du théâtre, et c'est par le théâtre qu'il est venu à la traduction du monologue de Malin Lindroth et non par la littérature de jeunesse comme il le précise à Valérie Alfvén : « Je n'ai pas traduit de littérature de jeunesse avant Lindroth... quand je l'ai traduite, je ne l'ai pas considérée comme telle. » (Entretien, 2014, V. Alfvén, 112)

Valérie Alfvén examine ensuite les coupes éventuelles, les niveaux de langue, les champs lexicaux, le rendu des injures (qui sont des actes de violence) dans chacun des deux textes français pour voir si la traduction laisse affleurer soit des réticences de la part du traducteur lui-même, soit quelques aménagements qu'il concéderait à un marché français aux traditions si différentes des traditions suédoises.

Le traducteur français lui semble minorer de loin en loin la violence inscrite dans le texte original, ce serait-ce qu'en donnant un tour plus soutenu à la langue orale de Kim, héros et victime de *Faire le mort*. Mais la frontière est parfois difficile à tracer entre ce qui serait une « réticence » du traducteur français et ce qui relèverait d'usages différents dans l'une et l'autre culture comme Agneta Ségol le fait remarquer à propos de sa traduction du roman de Stefan Casta :

Les jurons posent un gros problème dans la traduction. On jure plus en suédois. Ce n'est pas un problème dans les traductions en anglais. En France, les jurons sont moins variés et je trouve que toute cette quantité de jurons [en suédois] perdent de leur force en français. En suédois, ces jurons font partie de la langue. (Entretien 2014, Valérie Alfvén, 120)

Si, au final, Valérie Alfvén ne relève que peu d'écart significatifs, la raison en est sans doute que les normes traductionnelles en littérature de jeunesse ont beaucoup évolué depuis les années 1970. Ce qui était vrai hier l'est moins aujourd'hui. Si la traduction-adaptation domine encore dans le circuit du marché de masse, un grand nombre de traducteurs

et d'éditeurs travaillent aujourd'hui dans une proximité toujours plus grande avec les pratiques contemporaines de la culture lettrée... quitte à s'autoriser – enfin – quelques notes de bas de page. (C'est la décision que prend Anne George quand elle retraduit en 2007 le roman d'Erich Kästner, *Émile et les détectives*). On peut bien sûr rappeler la désastreuse adaptation des trois romans de Pippi Långstrump d'Astrid Lindgren qu'Hachette publia en 1962 et 1963 après avoir ramené l'ensemble à deux volumes. Ce n'est qu'en 1992 qu'Astrid Lindgren apprit (grâce à l'article de Christina Heldner publié dans *La Revue des livres pour enfants*) avec quelle désinvolture l'éditeur français s'était autorisé à dégrader et censurer son œuvre. Il est facile d'imaginer son courroux. Hachette n'eut guère d'autre choix que de mettre bien vite en chantier une nouvelle traduction, enfin respectueuse de l'œuvre originale, dont les trois volumes furent publiés en 1995.

Et pourtant le choix de ces deux traductions reste pertinent. Mais c'est plus en fait leur réception que leur traduction qui témoigne de la difficulté à accueillir l'« étranger » quand celui-ci interroge ou bouscule un marché en pleine transformation. Qu'est-ce qu'un livre « pour » adolescents ? Qu'en attend-on ? Est-ce une œuvre littéraire qui doit être évaluée comme telle – dans ses interactions entre un propos et une forme – ou est-ce (d'abord ?) une fiction éducative qui doit être évaluée selon les modèles ou les mises en garde qu'elle donne à lire ?

La littérature de jeunesse est en France une littérature légalement « sous surveillance ». Les deux romans que retient Valérie Alfvén sont publiés par ou sous la responsabilité de Thierry Magnier, un jeune éditeur qui se situe dans une position de conquête au sein du marché français du livre pour la jeunesse, donc susceptible de vouloir se définir en rupture avec la tradition. Il crée en 1998 sa propre maison, les Éditions Thierry Magnier, où il publie au départ des albums, puis également des romans pour la jeunesse, dont *Faire le mort* en 2004. En 2006, il effectue un rapprochement avec les éditions Actes Sud (en particulier pour la distribution de ses livres) et il prend en charge la direction d'Actes Sud junior (département créé par Actes Sud en 1995), tout en demeurant à la tête des Éditions Thierry Magnier. C'est aux éditions Actes Sud Junior que sera publié en 2007 *Quand les trains passent*, quatrième titre d'une toute nouvelle collection pour adolescents dirigée par Jeanne Benameur et Claire David. Sa dénomination « D'une

seule voix » souligne la forme littéraire retenue ; on comprend que le monologue de Malin Lindroth y ait trouvé sa place.

Faire le mort reçoit un bon accueil critique. La notice publiée dans *La Revue des livres pour enfants*, la plus prescriptive des revues auprès des bibliothécaires donne les grandes lignes du roman et conclut « Un roman dur, complexe, mais extrêmement intéressant », suivi du logo « coup de cœur » [« coup de cœur », l'appréciation la plus haute] et elle propose le roman « à partir de 13 ans » (septembre 2004, n° 218). La sélection annuelle des librairies du réseau « Sorcières », association des librairies spécialisées en littérature de jeunesse, est plus réservée : « *Faire le mort* crée un malaise. Un gros [...] Roman hivernal, noir, violent, trop pour certains. » (Sélection *Citrouille*, 2004, p. 31 ; V. Alfvén 139.). Est-ce parce les libraires sont plus proches de leurs acheteurs effectifs ? Le roman de Stefan Casta semble avoir trouvé son public puisqu'il est réédité en 2006 et à nouveau en septembre 2016. Ce qui doit donner aujourd'hui une vente d'environ 8 000 exemplaires, donc dans la moyenne des chiffres de vente pour la catégorie « romans pour adolescents ».

L'accueil de *Quand les trains passent* va par contre faire quelque bruit. L'ouvrage sort en librairie en mars 2007. Il est lui aussi sélectionné par la *Revue des livres pour enfants*. La notice, publiée dans le numéro du 15 mai 2007, conclut :

Le sentiment de culpabilité le dispute à la tentative, vaine et poignante, de lucidité, dans un monologue bouleversant. La précision des souvenirs et leur violence, la prise de conscience des ravages du silence sont particulièrement bien rendus.

L'appréciation est suivie cette fois d'un soleil [« Bravo ! »] et d'une indication d'âge « à partir de 13 ans »

Ce petit livre va pourtant se retrouver à la croisée de deux contestations critiques, l'un venue de la presse, l'autre de la « Commission de surveillance et de contrôle des publications destinées à l'enfance et à l'adolescence », sans qu'il semble y avoir, entre l'une et l'autre, d'autres liens que « l'air du temps ». Mais la chronologie de cette mini-crise n'en reste pas moins surprenante.

Il me faut tout d'abord préciser ce qu'est cette « Commission de surveillance ». Il s'agit une commission mise en place par la loi française du 16 juillet 1946, qui restreint la liberté de l'édition et de la presse votée en 1881 et dont le seul et unique ar-

ticle déclarait « L'imprimerie et la librairie sont libres ». La loi de juillet 1946 porte sur « toutes les publications périodiques ou non qui, par leur caractère, leur présentation ou leur objet, apparaissent comme principalement destinés aux enfants et adolescents » ; elle précise dans la version initiale de son article deux que ces publications « ne doivent comporter aucune illustration, aucun récit, aucune chronique, aucune rubrique, aucune insertion présentant sous un jour favorable le banditisme, le vol, la paresse, la lâcheté, la haine, la débauche ou tous actes qualifiés crimes ou délits ou de nature à démoraliser l'enfance ou la jeunesse ».

La mixité scolaire qui se met en place entre 1960 et 1970 et l'arrivée de la pilule (loi Neuwirth sur la contraception, décembre 1967) contribuèrent à modifier de proche en proche la vie sentimentale et sexuelle des adolescents. Cette évolution des mœurs privées ne put qu'effrayer les milieux conservateurs. Les tenants d'une morale traditionnelle rêvent que les lectures proposées à la jeunesse remplissent une ultime fonction de « porte-valeurs ». Après avoir ajouté en 1954 à cet article deux « ou à inspirer ou entretenir des préjugés ethniques » (qui devient en 2010 « ou à inspirer des préjugés ethniques ou sexistes »), le législateur entreprend en juillet 2017 de re-rédiger dans son entier cet article deux dans une écriture alambiquée, guidée par une excellente moralité et une impeccable bonne conscience, bref dans cette langue que nous appelons volontiers aujourd'hui « la langue de bois » :

Les publications [...] ne doivent comporter aucun contenu présentant un danger pour la jeunesse en raison de son caractère pornographique ou lorsqu'il est susceptible d'inciter à la discrimination ou à la haine contre une personne déterminée ou un groupe de personnes, aux atteintes à la dignité humaine, à l'usage, la détention ou au trafic de stupéfiants ou de substances psychotropes, à la violence ou à tous actes qualifiés de crimes ou de délits ou de nature à nuire à l'épanouissement physique, mental ou moral de l'enfance ou de la jeunesse. Elles ne doivent comporter aucune publication ou annonce pour des publications de nature à démoraliser l'enfance ou la jeunesse.

Cette rédaction est postérieure d'une dizaine d'années aux deux traductions qui nous occupent, mais elle atteste qu'une crispation morale autour d'une fonction para-éducative de la littérature de jeunesse reste toujours présente, au moins dans les textes officiels.

Le court texte de Malin Lindroth est en librairie depuis déjà six mois quand, le 27 novembre 2007, Thierry Magnier reçoit, en tant que directeur du département Actes Sud Junior, un courrier de la Commission de surveillance qui lui suggère (et pour *Kaina-Marseille*, autre titre publié dans la même collection) d'ajouter en 4^e de couverture de *Quand les trains passent* une mention indiquant l'âge minimum conseillé, et lui proposant « quinze ans » comme cet âge minimum. Avancer l'argument selon lequel ce texte court, imprimé en très gros caractères et avec un fort interlignage, pourrait se retrouver entre les mains de jeunes lecteurs, c'est évidemment feindre d'ignorer le métier de libraire et celui de bibliothécaire. Quant à la date de réception de cet « avertissement », elle peut passer soit pour une « gaffe », soit pour une provocation puisque Thierry Magnier la reçoit la veille de l'ouverture du Salon du livre et de la presse de jeunesse de Montreuil (28 novembre – 3 décembre 2007), qui est le grand rendez-vous annuel de la profession. Il s'empresse bien évidemment d'en informer ses confrères et la presse. Or il se trouve que, dans le même temps, la presse s'apprête à monter au créneau pour le mettre en cause et non pour le défendre.

Il y a des années que la presse généraliste ne s'intéresse plus à l'édition pour l'enfance et la jeunesse et qu'elle se contente de rituellement lui consacrer un papier ou un petit dossier à l'occasion du Salon de Montreuil. Curieusement, Marion Faure signe dans *Le Monde* daté du 29 novembre 2007 un article consacré au roman pour adolescents sous le titre « Un âge vraiment pas tendre ». Elle reproche à ce roman contemporain une noirceur qu'elle n'est pas loin de juger complaisante : « Car les éditeurs se trouvent aujourd'hui dans une surenchère de noirceur et de sensations négatives où l'horreur ne cède la place qu'aux clichés sur l'ado ». Parmi les cinq titres qu'elle incrimine, un titre est publié chez Thierry Magnier et trois dans la toute nouvelle collection « D'une seule voix » chez Actes Sud Junior, à laquelle elle reproche d'offrir « des récits à la première personne qui font entendre des voix adolescentes souvent désespérées, dans des univers sombres, voire malsains ». Parmi ceux-ci, elle mentionne comme dans l'article de Marion Faure, *Quand les trains passent* et *Kaina-Marseille*. Thierry Magnier a dû trouver cette fin de mois difficile.

L'article paru dans *Le Monde* va lancer un éphémère *buzz* médiatique. Auteurs et éditeurs protestent. Florence Noiville, responsable du *Monde*

des livres, se voit obligée de répondre à cette bronca. Elle publie dans *Le Monde* du 20 décembre un article titré « La noirceur contestée des livres de jeunesse. Des éditeurs répondent à notre enquête ». Elle sait que le lendemain l'émission de France-Culture « Du grain à moudre » (21/12/2007) est annoncée autour de cette question : « La littérature pour adolescents est-elle malsaine ? » et que sont invités Marion Faure et Mariette Darrigaud, la sémiologue qu'elle cite dans son article ; en face d'elles, Thierry Magnier, Annick Lorant-Joly (rédactrice en chef de la *Revue des livres pour enfants*) et la romancière Marie-Aude Murail.

L'affaire en resta là, mais les réticences de la Commission de surveillance et l'article de Marion Faure témoignent de positions conflictuelles autour de ce que *devrait* être un roman pour adolescents, ces lecteurs que l'on situe au sortir de l'enfance sans pour autant les inclure dans les attentes si diverses des lecteurs adultes.

Thierry Magnier choisit de ne pas prendre en compte la demande de la Commission de surveillance. L'exemplaire de *Quand les trains passent* que j'ai acheté au cours de l'été 2016 appartient à l'édition originale et il ne porte aucune mention d'âge. Que je me sois procuré un exemplaire neuf ans après sa parution signifie que le tirage initial (3 000 exemplaires ?) n'était pas encore épuisé. Je lis sur mon exemplaire la mention « Loi 49-956 du 1- juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse ». Les bibliothécaires furent donc en droit d'affirmer que cette publication était conforme aux attendus de la loi de 1949.

On peut en conclure deux choses : la commission de surveillance n'a qu'une fonction consultative et seul le Ministère de l'intérieur peut exercer un pouvoir coercitif, ce dont il s'est bien gardé de faire usage ! On est moins dans une effective pratique de censure que dans une discrète invite à l'autocensure, mécanisme dont il est par nature impossible de mesurer les effets, sauf à faire l'hypothèse que le débat autour d'un livre est un frein à son achat par les bibliothécaires et les parents. Or tout éditeur souhaite vendre ses livres. Mais je suis malgré tout tentée de penser que le flottement générique de l'œuvre et son passage de la scène au livre fut pour quelque chose dans l'accueil qui fut fait en France à l'édition d'un texte qui était initialement un monologue destiné à la scène.

Je voudrais revenir pour finir sur l'usage que nous pouvons faire aujourd'hui des travaux d'Itamar Even-Zohar. Ses premiers travaux, qui vont

construire sa théorie des polysystèmes datent de la fin des années 1970 (*Poetic Today*, automne 1979). Ils restent pertinents mais ils mériteraient d'être retravaillés dans le contexte de la culture d'aujourd'hui. Nous réfléchissons volontiers à l'intérieur d'une culture de l'imprimé, en privilégiant la culture du livre. Or, pour penser le roman contemporain pour adolescents, ne faudrait-il pas élargir le champ et prendre en compte, dans leurs thèmes comme dans leurs constructions narratives, ces genres fictionnels nouveaux que sont la bande dessinée, le cinéma, les séries télévisées, les blogs, les jeux vidéo, bref toutes ces formes qui sont aujourd'hui au cœur de leur culture commune ?

Isabelle Nières-Chevrel

Malin Alkestrand, *Magiska möjligheter. Harry Potter, Artemis Fowl och Cirkeln i skolans värdegrundsarbete*. Svenska barnboksinstitutets skriftserie 137, Lunds universitet. Makadam. Göteborg och Stockholm 2016.

Fantasygenrens popularitet går i vågor, liksom åsikterna om den. Frågor som ofta ställs är om fantasy är en eskapistisk eller samhällskritisk genre och om det är en genre som skall läsas i skolan. Att många barn, unga och vuxna är fascinerade läsare av fantasy vittnar emellertid inte minst den senaste fantasyboomen om. Den tog rejäl fart med J.K. Rowlings Harry Potter-böcker, som i sin tur drog med sig både nyöversättningar och nytryck av andra klassiker som *Sagan om ringen*, Narniaböckerna, Ursula K. le Guins serie om Övärlden, men också filmer, tv-spel, leksaker... Sällan har väl Henry Jenkins konvergenskultur blivit så tydligt åskådliggjord. Alkestrands avhandling analyserar inte konvergenskulturen, och det är ingen invändning alls. Istället är det fantasylitteraturen – de tryckta böckerna – som står i fokus. Den övergripande tesen är att fantasylitteratur för unga kan fungera som ett utmärkt redskap för att diskutera värdegrundsarbete i skolans litteraturundervisning och att fantasylitteratur kan ge eleverna insikter i frågor som rör demokrati, mänskliga rättigheter och kulturell mångfald, vilket står inskrivet i den svenska läroplanen för grund- och gymnasieskolan.

Det skall sägas direkt att Alkestrands avhandling är ett gott bidrag till den litteraturdidaktiska forskningen, dels för att studien ägnas åt textanalys av skönlitteratur, vilket är mindre vanligt i ett

forskningsområde där avhandlingar länge dominerats av undersökningar av unga läsares reception och av empiriska klassrumsstudier, dels för att det är just fantasygenren för unga lyfts som fram och tas på allvar.

Forskningen om fantasylitteratur inom barn- och ungdomslitteratur är internationellt sett näst intill oöverblickbar. I Sverige däremot finns det endast ett fåtal större studier: Göte Klingbergs *The Fantastic Tale for Children: A Genre Study from the Viewpoints of Literary and Educational Research* 1970 och *De främmande världarna i barn- och ungdomslitteraturen* 1980, Ying Toijer-Nilssons *Fantasiens underland. Myt och idé i den fantastiska berättelsen* 1981, Stefan Ekmans *Writing Worlds, Reading Landscapes. An Exploration of Settings in Fantasy* 2010 och en nyare antologi om litteraturarbete med genren, *Ett trollspö på katedern. Att arbeta med fantasy i skolan* redigerad av Helene Ehriander och Maria Nilsson 2012. Analyser av fantasy för unga i svenska avhandlingar är än mer sällsynt. Vi får gå till Maria Nikolajevas *The Magic Code. The Use of Magic Patterns in Fantasy for Children* från 1988 som undersöker fantasy för barn, och den är skriven på engelska. Malin Alkestrands *Magiska möjligheter* är alltså ett pionjärverk som första avhandlingen på svenska om nyare fantasylitteratur. I fokus står J.K. Rowlings serie om Harry Potter (1997–2007), Eoin Colfers Artemis Fowl-serie (2001–2012) och Mats Strandbergs och Sara Bergmark Elfrens Engelförstrilogi (2011–2013), bestående av *Cirkeln* (2011), *Eld* (2012) och *Nyckeln* (2013).

Alkestrands avhandling är tydligt och klart disponerad i sex större kapitel. Inledningen (9–60) tar avstamp i skolans värdegrundsarbete, där demokrati, mänskliga rättigheter och kulturell mångfald är några av de viktiga begrepp som finns med i läroplanen. Som Alkestrand konstaterar definieras inte dessa och andra centrala begrepp tydligt och klart i läroplanen, vilket gör att det är öppet för olika tolkningar, men också för frustration. Iakttagelsen är riktig och högst relevant. Läroplanens mångtydighet är inte enkel att hantera för lärare i skolan, inte heller är det klart vad det innebär att värdegrundsarbete skall äga rum i alla ämnen. Alkestrand, som själv är utbildad grund- och gymnasielärare och har erfarenhet från undervisning i skolan, vill bidra till diskussionen om värdegrundsarbetet i svenskämnet genom att sätta fokus på skönlitteraturens didaktiska potential. Syftet med avhandlingen presenteras inledningsvis: ”att undersöka hur fantasylitteratur kan fungera